

## Le souffle du vide

Au centre de la chambre, le lit de M. habite tout l'espace. Elle y est perdue, corps maigre, laid, sans dents et presque sans cheveux. Ce corps semble être aplati, ne plus avoir que deux dimensions. C'est le début de l'agonie, nous en sommes conscients, sans vraiment en saisir la nature irréversible. L'espace autour du lit d'hôpital recrée les forces souterraines qui nous unissent et nous déchirent. D'un côté, il y a P. tenant la main de M. Tout ce côté, celui vers lequel la tête épuisée de M. est tournée, lui appartient. Près de lui, épaule contre épaule, Jonathan, le dernier-né de notre fratrie, l'enfant choisi. Ce lien entre les trois nous exclut, nous, les autres enfants, repliés de l'autre côté. Nous nous gardons bien de traverser cette ligne de partage, le souffle difficile de M. se mêlant à l'odeur aigre de P. et à l'assurance paisible de Jonathan d'être à la place qui lui revient.

Du côté où M. ne nous voit pas, Julie s'est glissée au plus près de la tête du lit et sa main caresse l'épaule de M.; moi, je cherche à m'approprier un peu de l'espace qu'occupe Julie; et Mathieu, qui a renoncé à se battre contre ses sœurs, est assis, résigné, au bout du lit, la main reposant sur le drap, là où les pieds de M. se devinent. Sophie est absente et nous en sommes presque heureux, trop occupés à préserver nos positions. Il y a quelques jours, elle est venue, frayant son chemin vers la salle d'urgence, sourde et aveugle à notre propre détresse, forte de sa haine contre P. Sa douleur a pris toute la place, piétiné la nôtre, si dérisoire face à la sienne. Nous ne nous sentions plus autorisés à pleurer, ne restait que le droit à épouser sa haine.

Durant les quelques heures où Sophie est venue, nous sommes allées, les trois sœurs, nous recueillir dans la chapelle de l'hôpital, fuyant la lumière crue des couloirs. Assises sur de petites chaises dures, nous nous tenons la main, tournées vers notre propre malheur, devant un christ en croix, qui nous regarde, les yeux vides, indifférent.

Il y a déjà plusieurs jours que le médecin recommande de laisser aller M., qui se meurt d'emphysème. Ce dimanche matin, il a encore expliqué à P. qu'il faut lui enlever ce masque qui l'alimente en oxygène et la laisser

s'éteindre au bout de son souffle. P. voudrait la garder avec lui, qu'elle survive au moins à l'été, et ne comprend pas, hébété, que son pouvoir s'arrête ici. Il ne répond pas.

Depuis trois jours, nous cherchons, nous les enfants, à recueillir des miettes d'attention, dans la conscience aiguë que le temps est contre nous, et qu'il faut nous relayer sans relâche auprès de M. pour qu'elle nous accorde peut-être une pensée. Nous nous méfions, la tristesse en surface, l'angoisse dans le cœur, de chaque moment de plus que l'un occupe à son chevet. Et si durant ce temps M. manifestait un peu d'amour ? Dans un geste inattendu, au bout de son épuisement, M. écrit un bref mot d'adieu à chacun sur un bout de papier, qu'elle nous remet à tour de rôle. Nous en sommes jaloux, persuadés d'être l'écu de M., celui qu'elle a choisi pour véritable enfant au terme de sa vie. Nous les comparons, les messages sont identiques. Jonathan n'a pas besoin de nous montrer le sien, nous savons qu'il a un message pour lui seul. Malgré tout, contre elle, nous réclamons de nous comporter comme ses enfants, nous forçons sa chambre, nous nous y imposons, contre P. qui reste là, la main dans celle de M.

Le masque à oxygène a été enlevé. Sous l'effet de la morphine, M. ne peut parler, la bouche ouverte comme un poisson hors de l'eau, le regard toujours tourné vers P. Nous suivons le taux d'oxygène sur l'appareil derrière elle; nous savons que chaque souffle hypothèque les autres. Nous nous accrochons à ce souffle, fût-il celui d'un corps défaillant, nous touchons qui la main, qui l'épaule ou le genou, dans l'espoir de faire sentir notre présence, plus et mieux que celle des autres.

Les infirmières sont émues par cette scène d'Épinal des enfants veillant la mère agonisante alors que s'agite sous ce tableau une méfiance de l'autre et un désespoir du vide dans lequel nous allons, me semble-t-il, tous basculer dès que M. aura expiré.

Et son dernier souffle, celui que nous ne pouvons prévoir, puisqu'il n'est annoncé que par l'absence sur l'appareil de celui qui suivrait, survient, sans que nous puissions vraiment l'isoler, dire voilà, c'est le dernier. Il faut que les infirmières entrent dans la chambre, ouvrent la lumière, comme à la fin d'un spectacle, pour que nous sachions que la mort est arrivée. Nous nous sentons lésés de cette mort, encore aveuglés par l'espérance que ce dernier

moment, si nous avions su le retenir, aurait pu être celui où M. aurait enfin agi en mère attentionnée. M. est là, mâchoire tombante, yeux ouverts, le visage figé vers P., cette peau de son visage si transparente, si douce au toucher, le bout de mes doigts effleurant légèrement ses pommettes, sans qu'elle puisse dorénavant en être ennuyée. P. reste là, sourd aux paroles des infirmières, ne comprenant pas qu'il ne lui suffira pas de rester obstinément à côté de M. pour qu'elle lui cède et revienne. Nous, les enfants, dans un élan inconnu, nous nous embrassons comme au sortir d'une longue souffrance, et c'est peut-être là pour la première fois, dans cette présence nouvelle née de la mort de M., que nous nous sentons autorisés à être pleinement sœurs et frères, fratrie fragile qu'un souffle léger peut disperser.

Pour que les outrages depuis longtemps enfouis sortent des pénombres et soient nommés, il fallait que le lien unissant M. à P. se rompe, que la mort de M. devienne une certitude si absolue qu'il n'était plus possible d'attendre quoi que ce soit d'elle. La disparition de M. a constitué le début d'une remise en marche d'un temps qui s'était cristallisé, l'amorce d'un réveil douloureux, qui crée une souffrance d'autant plus violente qu'elle rappelle à mon corps que rien, non rien, ne s'oublie jamais tout à fait.



## La crème fraîche

Nous savions que nous étions arrivés à Sainte-Cécile-de-Masham, petit village de l’Outaouais, au chalet que mes grands-parents paternels louaient l’été, lorsque l’un de nous devait sortir de l’auto pour lever la barrière bloquant l’accès au chemin étroit en terre battue. La voie sitôt dégagée, par les fenêtres ouvertes de la voiture, la tiédeur de l’air chaud, la stridulation insistante des criquets et l’odeur de bouses de vaches séchées par le soleil estompaient le souvenir de notre appartement exigü à Hull, en ville, et des jeux dans le hangar poussiéreux, dans la cour.

À notre arrivée à la maison de campagne, nous étions assaillis par les cousins et cousines qui ne nous laissaient pas le temps de déposer nos bagages. Il suffisait dans cette immense maison en bois de bien peu pour vivre, et chacun trouvait de façon naturelle un espace qui était sien. Le matin, j’allais, la main dans celle de ma tante Manon, la plus jeune sœur de mon père, âgée alors d’une douzaine d’années, le long du sentier du petit ruisseau qui menait jusqu’au grand chemin. Manon et moi nous levions tôt et marchions lentement, en respirant l’air encore frais du matin, jusque chez ma grand-tante Dina pour en rapporter de la crème fraîche. Dina nous accueillait en robe de coton fleuri, les pieds dans ses pantoufles, devant sa maison, et s’assurait de nous faire traverser le grand chemin où d’improbables voitures auraient pu nous écraser à six heures le matin. Elle nous faisait asseoir à sa table de cuisine protégée par une nappe en plastique transparente pendant qu’elle allait chercher la crème, et de la fenêtre de la cuisine nous pouvions la voir traverser le vaste potager qui s’étendait loin derrière sa maison.

Nous n’aurions pu décrire la paix qui nous envahissait lors de cette promenade matinale, nous étions encore trop jeunes pour pouvoir mettre des mots sur cet état de grâce, mais il nous était précieux et nous le protégeions avec jalousie de toute intrusion d’autres enfants. Au retour, nous marchions encore plus lentement, alourdies par le bidon de crème qui frappait nos jambes nues et déjà un peu salies par la rosée du matin; après ce moment de silence, nous étions toujours un peu surprises de retrouver la maison bruyante

qui se réveillait, grands et moins grands en sortant pêle-mêle, ébouriffés et encore endormis.

Les journées s'étiraient sans horaire, sinon pour ma grand-mère, qui veillait à ce que la nourriture, dont la base était constituée de pommes de terre bouillies, soit toujours servie à midi. Nous allions parfois l'après-midi cueillir des framboises sauvages dont nous remplissions des verres étroits et allongés en plastique de différentes couleurs, orange, vert, rose. Nous partions en grappes de plusieurs enfants vers les limites de la forêt, avançant, à croupetons, les jambes écorchées, d'une talle de framboises à l'autre. Le bonheur a le goût légèrement acidulé des framboises, l'odeur chaude et sucrée des tartes que ma grand-mère faisait avec le peu de framboises que nous lui rapportions, et la couleur rose de la crème fraîche lorsque les framboises y sont mêlées avec un filet de sirop d'érable.

Les parents et les enfants menaient des vies parallèles, la grande maison était aux premiers alors que la grange, un peu à l'écart, appartenait sans conteste aux seconds. La grange avait conservé l'odeur rance du bétail qui y avait séjourné, et l'humidité et la pénombre en faisaient un refuge recherché lors des journées de canicule. On y accédait par une petite porte dans le côté, les grandes portes à l'avant étant depuis toujours bloquées par l'herbe qui avait envahi le sol. Des cordes avaient été tendues aux poutres transversales pour créer de longues balançoires, et les plus téméraires réussissaient, à force d'élan et de poussées, à s'accrocher, l'espace d'un instant, les talons aux poutres, sous les cris admiratifs de ceux restés en bas, la tête levée.

Le soir, les adultes et les enfants se retrouvaient dans la cuisine : il y avait là le poêle en fonte, énorme, sur lequel on faisait griller du pain de ménage, et une grande table qui accueillait les adultes pour une partie de cartes le soir, à la lumière des lampes à huile. De longs rubans gluants, piégeant des nuées de mouches, pendaient au-dessus de leur tête; parfois les adultes, lorsqu'ils se levaient de table trop vite, s'y collaient une poignée de cheveux. Ni chanson ni musique dans ces veillées, que le bruit des conversations roulant autour d'une partie bien avancée, parfois un bref éclat de voix lorsque quelqu'un abattait une carte. À l'occasion, mon grand-père racontait une histoire de sa jeunesse, assis dans la chaise berçante près de la porte, la pipe aux lèvres et le crachoir plein de cendres à ses pieds. C'était une famille de peu de mots.

Il est resté plusieurs photos de cette période, qui s'est étalée sur à peine trois ou quatre étés. Quelques-unes d'adultes assis sur la galerie en train de bavarder; on y reconnaît P. avec son frère aîné, tous les deux élançés, parfaitement détendus. D'autres de mon grand-père, qui présentait déjà une parenté de traits avec Samuel Beckett, sans que personne dans son entourage ne puisse remarquer la ressemblance entre l'écrivain irlandais et l'ouvrier canadien-français. Des photos d'enfants rieurs, têtes blondes alignées, en rang de grandeur. Des photos, plusieurs, d'enfants qui se tiennent par la main devant une grange, avec des moutons qui paissent en arrière-plan. C'était sans doute, pour l'adulte qui prenait ces clichés, un gage de bonheur que cette pose d'enfants dans un décor champêtre, loin des soucis de la ville. Parmi toutes ces photos, mêlées, sans chronologie, s'en détache une où je suis debout, âgée d'au plus deux ans, peut-être moins, contre P., qui est assis. Ma main droite repose contre sa cuisse alors qu'il appuie lourdement sa main sur mon épaule, ses doigts longs et fins touchant mon cou. Nous ne nous regardons pas, nous fixons tous deux l'objectif, lui avec assurance, décontracté, moi, me semble-t-il, dans une position d'attente inquiète. Cette photo suscite chez moi un malaise, me renvoie au drame à venir, que ce soit par cette pression des doigts de P. sur moi, ou même par la crispation de M. derrière l'objectif qui semble se refléter dans l'œil étrangement amusé de P.

Cette tension sourde entre M. et P., si j'ai cru longtemps en être à l'origine, plongeait ses racines bien avant ma naissance, bien avant celle de Sophie, et moins d'un an avant la naissance de Mathieu, au moment où M. et P. se sont rencontrés.

Seul le hasard — un autobus dont le trajet traversait deux quartiers de Hull, l'un bourgeois et l'autre ouvrier; une rencontre fortuite à l'Université d'Ottawa où étudiait P. — a pu réunir P. et M. La probabilité que ces deux mondes se côtoient était faible, tout au moins à l'époque, et encore plus faible celle d'une alliance de familles issues de milieux si dissemblables. M. venait d'une famille bourgeoise, vivant dans une maison cossue rue Laurier, devant le magnifique parc Jacques-Cartier avec vue sur la rivière des Outaouais; c'était la plus jeune des deux filles, l'avant-dernière de la famille. Une jolie brune. Elle avait été élevée dans l'aisance, avec force cours de maintien, de ballet, de piano. Elle avait une vie sociale remplie de fêtes, de restaurants, de

voyages. Et elle prenait tous les jours de la semaine l'autobus pour se rendre à Ottawa, de l'autre côté de la rivière, au couvent Gloucester. Mon grand-père maternel était né à Hull à la fin du dix-neuvième siècle et, bien que ses études aient été assez courtes, il avait réussi à accéder à une certaine notoriété sociale grâce à l'entreprise qu'il avait créée. Comme mon grand-père, ma grand-mère maternelle venait d'une famille relativement modeste. La réussite sociale de mes grands-parents s'affichait de diverses façons, que je pouvais pressentir enfant sans en comprendre le langage social, bien sûr par le quartier où ils s'étaient installés, par les moquettes et les boiseries dans la maison, mais aussi par l'achat d'œuvres d'art, entre autres une commande à Jean Dallaire, jeune peintre hullois à l'époque, de portraits de deux de mes oncles, alors enfants, et par le fait que mon grand-père ait siégé à divers comités de la ville.

P., lui, venait d'un milieu ouvrier, de la vieille partie de Hull, et était le dernier d'une grande famille. Mon grand-père paternel ne savait pas écrire et était homme à tout faire, ma grand-mère faisait des ménages. Plus tard, mes grands-parents paternels adopteront deux enfants, un garçon et une fille, mais P. restera toujours le dernier-né, l'enfant auquel on passe tous les caprices, objet de toutes les affections. L'autobus, qui devient leur autobus, réunit M. et P. le temps qu'ils se rendent à leurs cours à Ottawa. Dans cette histoire qui est aussi la mienne, à laquelle je suis mêlée à mon corps défendant, P. et M. n'ont rapidement plus besoin de se rencontrer à la sauvette, le temps d'un trajet; ils se fréquentent ouvertement, se téléphonent presque tous les soirs, font de longues promenades en vélo et déjà ils bravent les interdits de leur époque et font l'amour, profitant d'un voyage des parents de M. dans le nord de l'Ontario. Sur une photo, on les voit, joue contre joue, à l'hôtel Standish Hall à Hull, M. en robe blanche, visiblement heureuse, et P., en jeune premier, veston noir et chemise blanche, maigre, nerveux, sûr de sa conquête. Il n'est peut-être pas encore question de mariage lors de cette soirée dont ils ont voulu pérenniser l'instant par une photo et des napperons au filigrane du Standish Hall qu'ils ont rapportés et placés dans une boîte à souvenirs. Mais cela ne tarde pas, bientôt ils doivent se marier un samedi à l'aube : M. est enceinte de plusieurs mois et il vaut mieux pour tous un mauvais mariage qu'une fille perdue. Le prêtre a été appelé chez les parents de M. pour qu'il lui parle, la confesse; M. confie à son journal : « J'ai si hâte d'être près de lui



toujours, de l'adorer, de l'aimer. » Les parents de M. se sont déplacés chez ceux de P., où on a ouvert le grand salon, une date a été fixée, dans moins de deux semaines. Sur la photo de mariage, qui réunit artificiellement les deux familles, l'espace d'un cliché, il n'y a que la famille proche, sans oncles, tantes, neveux ou nièces, et malgré l'impression d'un ensemble compact, il manque un frère et une sœur du côté de M. et je ne peux que m'interroger sur cette absence, sans en comprendre le sens caché. Au centre, au premier rang, mes grands-parents paternels et maternels ne sourient pas, alors que M. et P. sont radieux. La cassure sociale entre ces deux mondes se révèle non pas dans les poses, toutes convenues, ni dans les robes ou les vestons, si semblables et dont on ne peut deviner l'étoffe qui départagerait sans doute les familles, mais par un détail anodin : M. et ma grand-mère maternelle portent des souliers vernis alors que ma grand-mère paternelle a aux pieds de gros souliers blancs de travail, sur des bas de nylon opaques de couleur beige.

On peut comprendre que P. soit devenu le centre du monde de M., celui qui justifiait qu'elle ait déçu ses parents et qu'elle se retrouve au ban de sa famille, tout au moins le vivait-elle ainsi, comme une douleur. P. serait toujours là, pour elle. L'amour de M. pour P. est resté inaltéré, figé dans un espace-temps où il n'y avait qu'eux deux, malgré l'éraflure des années et des infidélités de P. Nous n'avions pas de place dans cette relation exclusive où les enfants n'étaient pas conviés.